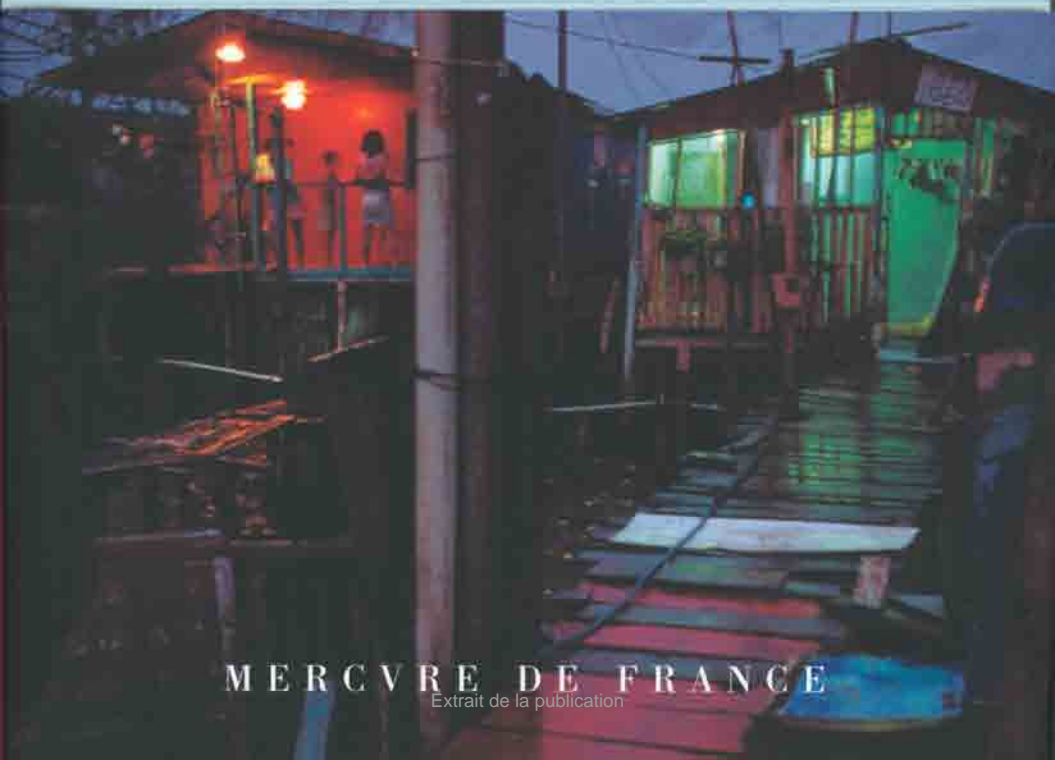


Sami Tchak

Filles de Mexico

roman



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Romans

Au Mercure de France

LE PARADIS DES CHIOTS, 2006

Aux Éditions Gallimard, collection Continents Noirs

PLACE DES FÊTES, 2001

HERMINA, 2003

LA FÊTE DES MASQUES, 2004

Aux Nouvelles Éditions Africaines de Lomé

FEMME INFIDÈLE, 1988

Essais

Aux Éditions l'Harmattan

FORMATION D'UNE ÉLITE PAYSANNE AU BURKINA FASO, 1995

LA SEXUALITÉ FÉMININE EN AFRIQUE, 1999

LA PROSTITUTION À CUBA. COMMUNISME, RUSE ET DÉBROUILLES,
1999

L'AFRIQUE À L'ÉPREUVE DU SIDA, 2000

FILLES DE MEXICO

Sami Tchak

FILLES DE MEXICO

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

Ville cruelle

À l'ombre de Melinda

Un jour, alors que nous nous baladions, Dino mon ami colombien et moi, dans le quartier dit de la Zona Rosa, nous vîmes, sorties d'un cabaret, trois Mexicaines hilares, de la même taille comme issues d'une production en série. Elles avaient des petits hauts qui laissaient à découvert leurs épaules, leur dos et la moitié de leurs seins. Dès qu'elles me virent, moi, elles me déboulèrent dessus, l'une me prenant par la taille, l'autre par le bras alors que la troisième, sans vergogne, vérifiait des deux mains mes œuvres vives. Dino, un peu dégoûté par le spectacle, dit : Ah, quels tas de graisse ! Avec leurs pastèques ramollies, pouah !

Comme il s'exprimait en français, elles ne pigèrent rien de son discours, mais à ses attitudes elles se firent une idée exacte de ses goûts. Ah, fit l'une d'elles, un *maricón* ! Les trois partirent d'un éclat de rire tout en me tenant solidement comme si j'avais été leur prisonnier. Elles m'entraînèrent vers une résidence bleue qui se démarquait de ce décor de maisons roses auxquelles le quartier doit son nom de Zona Rosa. Cette résidence avait l'aspect d'un palais colonial, mais je compris que c'était un établissement de plaisir qui proposait des services

variés, des massages érotiques aux jeux sexuels les plus marginaux. Ce qui avait excité le trio des courttes trimardeuses, c'était bien évidemment la couleur de ma peau, comme elles me l'expliquèrent une fois que nous nous fûmes retrouvés à l'intérieur d'une chambre bleue. Elles voulaient juste me voir nu. Je devins un joujou entre leurs mains. Quand elles eurent assouvi leur curiosité, l'une d'elles se proposa de me récompenser pour ma gentillesse, elle pria alors les autres de nous laisser seuls.

Maintenant que nous avons repris notre souffle, après une heure de débauche d'énergie, alors que nous étions couchés sur le dos dans le vaste lit, la lumière bleue, très feutrée, créant une atmosphère onirique, je lui demandai de me raconter sa vie. Pourquoi? Pour te connaître un peu plus. Oh, ce n'est pas nécessaire. Tu es de passage en moi, je suis de passage dans ta vie. Mon histoire n'a pas d'intérêt, la tienne non plus. Tu es mon premier nègre, peut-être le dernier, on n'en voit pas par ici. Pourtant les Noirs états-uniens ne manquent pas à Mexico, beaucoup d'entre eux nous arrivent en touristes nantis. Mais ils préfèrent eux aussi, comme nos hommes, les blondes oxygénées. Ici, tout le monde a une fringale des blondes, c'est pourquoi une blonde a toutes les chances de se faire violer à Mexico. Mon type ne plaît pas tant que ça aux hommes : je suis petite, grosse, mon visage n'est pas fin. L'Indien domine chez moi. Les gens ici aiment celles qui sont réellement de type européen ou d'un type sensiblement plus proche. La beauté est blanche.

Les petites Mexicaines au visage bouffi, un peu empotées comme elle, c'est vrai que je ne les trouvais pas belles, surtout que j'avais encore l'esprit hanté par les beautés cubaines aux multiples nuances de couleur de peau, j'étais aussi habité par

les beautés dominicaines qui s'étaient fait une place en moi au cours de mes deux semaines de séjour à Santo Domingo. Mais je ne pouvais me permettre de lui dire : Ils ont raison, vous n'êtes pas belles. Enfin, je ne fis aucun commentaire sur ce qu'elle venait de dire, les blondes oxygénées ou naturelles n'ayant jamais eu une place au cœur de mes nombreux fantasmes, encore moins dans la gamme de mes goûts hétéroclites. Je tenais à lui arracher un lambeau de son histoire de vie. Je lui laissai le temps de soupirer, puis je lui demandai : Tu es de Mexico? Elle fut surprise par ma voix comme si elle venait de m'entendre parler pour la première fois. Non, pourquoi? Juste pour savoir. Tu es une vraie punaise, me dit-elle, tu tiens à sucer ma vie, n'est-ce pas? Tu es un voleur de vies, dis-moi? On peut dire ça comme ça, je suis un peu un voleur de vies. Elle exigea alors que je lui raconte d'abord la mienne. Ensuite, je verrai si elle vaut que je t'offre ma vie en retour. Je lui parlai de moi, longuement, en omettant les tranches essentielles, je lui brodai une histoire sans relief qui sembla pourtant l'intéresser.

Quand elle se décida enfin à me parler d'elle, elle me tourna le dos. Je suis de Guadalajara, commença-t-elle après un long soupir. Et je dois te dire tout de suite que je ne suis pas une enfant de la misère, je suis née dans une famille comme il faut. Mon père était professeur d'histoire au lycée, ma mère professeur de maths dans un collège privé. J'ai un frère et une sœur, je suis la benjamine de la famille, la seule qui ait mal tourné, puisque ma sœur est actuellement adjointe au maire de Guadalajara, mon frère chef d'entreprise ici même à Mexico. Mon père est à la retraite et vit dans une ferme qu'il avait achetée quand il enseignait toujours, en prévision de ses vieux jours. Il a des chevaux et des employés à son service.

Ma mère est morte noyée, tout bêtement, en Argentine où elle séjournait seule, c'est une façon de mourir comme une autre. Pourquoi moi Melinda je me suis retrouvée à Mexico et surtout à faire ce que je fais, c'est-à-dire le strip-tease ou l'amour devant un public d'hommes, de femmes, dans des établissements comme La Chaqueta, La Corneta, La Diabla, La Bruja, El Catorce, La Divina Puta, La Descarada, La Diosa Depravada, etc.? La réponse est simple et elle ne te plaira pas, pourtant c'est la stricte vérité : j'ai choisi d'être pute. Plutôt mon corps a choisi pour moi quand il m'a fait prendre conscience de ses aptitudes particulières. Est-ce que tu vois un peu à quoi je fais allusion ?

Il me semblait voir à quoi elle faisait allusion. Cette capacité rare à contracter ses muscles génitaux au point de les transformer, lorsqu'elle accueillait un homme, en des mandibules d'acier. Plus tard, à El Catorce, je la vis au cours de l'un de ses numéros spéciaux dont le point culminant était le moment où elle fumait un cigare avec son sexe. Elle parvenait, mieux que d'autres avec leur bouche, à aspirer par son *coño* une grande quantité de fumée qu'elle relâchait ensuite en une volute impressionnante. Le rougeoiement du cigare et la rapidité avec laquelle il se consumait témoignaient de la force d'aspiration. Était-ce cela ce don qui l'avait orientée vers son métier ? Je ne voyais rien d'autre. Or, bien qu'on puisse lui accorder qu'elle possédait là un talent réel, on n'irait pas jusqu'à lui faire croire qu'elle était la seule au monde à réussir une telle prouesse. Et puis, franchement, était-ce si original ? Peut-être parlait-elle d'autre chose ! J'ai déjà rencontré des femmes prétendant pouvoir interpréter par leur sexe *La Flûte enchantée* de Mozart, d'autres femmes-fontaines avérées, persuadées qu'en une seule éjaculation elles inonderaient une

ville entière. Jamais de telles prétentions ou prouesses ne m'ont impressionné dans la mesure où l'important pour moi est toujours ailleurs : dans la rencontre.

Ce n'était donc pas son don érotique, mais son histoire de vie, qui m'intéressait. Je voulais rencontrer Melinda, elle en tant qu'être humain, loin de la professionnelle des soupirs et des rôles tarifés. Je lui dis donc que je ne voyais pas à quoi elle faisait allusion et que cela ne m'empêcherait pas de suivre avec plaisir le récit de son histoire. Elle sembla un peu blessée par mes mots et réagit par un florilège de jurons avant de me dire, sans doute pour me vexer : Tu l'as si petite que même avec des tenailles on ne peut l'attraper et la coincer. Elle quitta le lit pour marcher vers les toilettes. Dans la lumière bleue, son corps m'apparut soudain comme une hallucination. Surtout qu'elle s'était figée là, son inertie, son apparent manque de vie, contrastant avec la violence des activités dont les échos sonores m'emplissaient la tête. Je me levai moi aussi pour aller près d'elle. Je posai mes mains sur ses épaules. Melinda, ai-je dit quelque chose de travers ? Non, tu n'as rien dit qui m'ait blessée, de toutes les façons, j'ai cherché moi-même ma disgrâce. Retournons au lit, ce n'est pas grave, ce n'est pas du tout grave, Negro.

Une fois au lit, elle reprit son histoire. Lorsque mon père finit par comprendre que sa petite Melinda ne deviendrait jamais l'avocate qu'il rêvait de fabriquer en elle, que sa surdouée, bachelière à treize ans, ne voulait plus entendre parler d'études, il menaça un soir de m'abattre avec une carabine, celle qui lui avait déjà servi par deux fois à tuer. Bon, il avait tué la première fois un bison, la seconde un chien enragé, c'est tout. Mais ma mère s'interposa entre nous : Laisse-la suivre son chemin. Pas un mot de malédiction, Adelmaro,

pas un mot de malédiction. Notre fils Sergio suit son chemin qui nous comble de bonheur, notre fille Ermelinda suit son chemin qui nous comble de bonheur, Melinda a décidé d'être notre honte, acceptons cela. Baisse ton arme, ne sois pas son tueur.

J'avais alors quatorze ans et la tête pleine du rêve de vivre de mon corps dans les rues de Mexico. Ils auraient pu insister, user de leur autorité pour m'en dissuader, mais ils m'ont laissée m'en aller. La rue m'accueillit comme elle accueille toujours des gosses arrivés des villes de province ou de la campagne. Et elle ne mit pas un mois à m'abaisser au niveau des autres enfants perdus. Mes origines s'effacèrent même de mon corps, je n'avais plus rien de l'enfant soignée dont la mère considérait les cheveux comme un patrimoine mondial. Je n'étais plus qu'une *niña* errante initiée aux dures règles de la débrouille, aux ficelles de la survie. Lorsque j'étais prise d'un grand désespoir, l'envie de repartir chez moi me venait et je savais que mon père surtout aurait été heureux de me revoir, repentie, mais je lui en voulais de ne s'être pas donné la peine de venir lui-même me chercher. C'est par orgueil que j'ai persisté à vivre à Mexico où mon frère, après ses études aux États-Unis, s'était installé pour ouvrir sa boîte informatique, sans jamais chercher à savoir ce que j'étais devenue. Je crois que la famille m'avait biffée de son arbre généalogique. Je me résolus alors à l'effacer de ma mémoire, chose impossible, mais il me resta la possibilité de résister à l'envie de retourner vers les miens pour demander pardon, surtout que, au bout de trois ans, la dure réalité de la rue avait fini par me séduire jusqu'au fond des tripes, que j'appréciais la liberté sans fin dont je jouissais, dans la mesure où, chaque fois que j'avais intégré une bande, j'étais devenue la *novia*

de son chef, donc la reine dont les caprices s'imposaient aux autres membres.

Je t'épargne les détails, sinon nous serions ici jusqu'en 2984 à parler de moi, alors que cela n'a aucun intérêt. La seule chose que je dois ajouter, puisque cela me paraît important, c'est ce qui m'a permis de faire la transition entre la petite prostitution d'une jeune fille de la rue et l'activité professionnelle que je mène aujourd'hui dans les établissements luxueux du sexe, au point même de tenir le premier rôle dans certains films érotiques réalisés par des Mexicains célèbres dans ce genre. C'est simple : j'ai rencontré un homme qui s'intéresse aux enfants de la rue, qui a voulu me sauver, à qui j'ai dit que s'il tenait à me sauver qu'il m'aide à devenir une pute de luxe. Cet homme est tombé d'abord amoureux de moi, nous avons eu une fille, Palmira, gosse précoce qui vit loin de ma débauche. Je ne t'en dis pas plus aujourd'hui. Si tu tiens à m'écouter encore, tu reviens me voir. Soit à El Catorce, viens après le boulot, donc au-delà de deux heures du matin, soit dans mon appartement ici dans la Zona Rosa, mais tu devras me téléphoner d'abord. Si ça te va comme ça, je peux te laisser t'en aller. Cher Negro, à très bientôt!

Elle m'abandonna dans le lit pour se précipiter aux toilettes. Je me gavai de son odeur qui flottait toujours dans la chambre bleue pour que je puisse être imprégné d'elle pendant des années, peut-être pour le reste de mes jours. Quand elle revint des toilettes et s'habilla, elle me fit un baiser furtif sur la bouche, me sourit, un sourire bleui par la lumière, puis me tendit les mains pour m'aider à me lever du lit. Tu es satisfait? Cette chambre, elle sert... Les privilégiées de l'établissement ont le droit d'accueillir ici des hommes pour leur propre plaisir. Là, je ne suis pas en train de bosser, nous

avons voulu, sur un coup de tête, nous amuser avec un nègre, nous avons voulu rigoler un peu, et puis tu es devenu un être humain. Voilà. Je ne me suis pas réveillée ce matin avec l'idée de raconter ma vie à quelqu'un, mais c'est arrivé parce que tu as été plus que le nègre qui nous a donné envie de rigoler un petit coup. J'aime les aventures parce qu'elles aident à aller au-delà des murs, des apparences, elles aident à faire des rencontres. Je t'ai rencontré, cher ami. Par-delà les océans, ajoutai-je en même temps que je cherchais dans mon porte-monnaie un billet de cent dollars pour elle.

Lorsque je le lui tendis, elle ne put réprimer un fou rire qui dura au moins cinq minutes. Ensuite, les yeux emplis de larmes, elle prit le billet de ma main. Non, pas ça! dit-elle, pas ça! Cependant, elle prit mon billet de cent dollars US, le mit tout près des yeux comme pour en vérifier l'authenticité. Ensuite, elle le jeta négligemment sur le lit. Une fois que nous nous retrouvâmes dehors, alors que moi je songeais à chercher un taxi, et elle, à aller reprendre son travail ou à se reposer un peu, elle me dit : Je ne sais pas comment tu t'appelles. En effet je ne le lui avais pas dit puisqu'elle ne me l'avait pas demandé, elle avait juste voulu en savoir un peu sur ma vie, cela n'impliquait pas forcément que je lui dise m'appeler Djibril Nawo. Je m'appelle Djibril Nawo. Tu peux m'appeler Djibo. Elle dit : Non, je t'appelle Dionisio, voilà, pour moi et pour moi seule tu seras Dionisio. Donc, Dionisio, tu as mon numéro de téléphone, tu m'appelles quand tu veux, d'accord? Tu m'attends là un petit moment, s'il te plaît, Dionisio. Elle me laissa là devant la maison bleue qui ne portait aucune inscription, rien de ces enseignes lumineuses qui jouaient pour les célèbres cabarets et autres établissements du plaisir le même rôle que celui des plumes bariolées pour le

paon séducteur. Quand elle revint, maintenant habillée d'une moulante robe rouge, elle me tendit une enveloppe et s'éloigna de moi au pas de course.

Je me retrouvai seul, sans elle, sans Dino, seul dans la Zona Rosa toujours aussi animée, toujours aussi riche de promesses. L'enveloppe était cachetée, je la tâtai pour me faire une idée de la nature de son contenu. Pourtant le plus simple eût été de l'ouvrir, ce que je ne fis pas avant de m'être installé dans un taxi. Melinda m'avait en fait donné cinq billets de cent dollars américains, elle avait multiplié par cinq la somme que je lui avais remise contre ce que j'avais pris pour des services reçus. Plus que le montant, c'était la signification possible de ce geste qui me plongea dans une profonde réflexion.

Lorsque j'en parlai deux heures plus tard à Dino, il hocha la tête. Ah, énigmes, énigmes! fit mon ami colombien. Cette femme en a à jeter par les fenêtres : première hypothèse. Mais dans ce cas, qu'elle fasse autre chose, à moins que ce soit une chienne perverse obsédée par les odeurs des bordels. Elle te tend un piège : deuxième hypothèse. Mais dans ce cas, qu'est-ce qu'elle veut faire de toi? Pas te tuer, puisqu'elle n'a pas besoin de tant de ruse pour tuer un homme comme toi, elle peut avoir ta peau à tout moment et en tout lieu, il lui suffit de claquer les doigts pour que tu accoures et te fasses buter, c'est très simple. Et un nègre mort à Mexico, crois-moi, à moins qu'il soit états-unien, cela ne ferait pas bouger la police qui est déjà saturée de faits de sang. Troisième hypothèse : elle t'estime pauvre parce que tu es africain. Mais il y a tellement de crevards mexicains qu'elle n'a pas besoin d'un nègre d'Afrique pour faire de la charité. Autre hypothèse : elle est amoureuse de toi. Mais toi-même tu n'y croirais pas.

Djibo, ou Dionisio, Melinda seule sait pourquoi Melinda a fait ça, mais d'abord est-ce que Melinda a jamais existé dans cette ville qui compte plus de soixante-dix mille rues dont plusieurs portent le même nom? As-tu rencontré une Melinda dans la Zona Rosa, Djibo? Il s'agit peut-être d'une illusion d'optique, les cinq billets de cent dollars que je suis en train de palper à l'instant même ne sont peut-être qu'une vue de ton esprit. Pour nous sortir de tous ces doutes, tiens mon téléphone, compose le numéro qu'elle t'a donné. Jusqu'à preuve du contraire, les fantômes n'ont pas de numéro de téléphone. En tout cas, pas à ma connaissance.

Quand je composai son numéro, elle ne me laissa même pas le temps de dire Allô! Je savais que tu allais t'empressez de m'appeler, Dionisio. Le numéro qui s'affiche est-il le tien? Non, celui de mon ami avec qui... Ah, la pédale! Je vois. Alors, je te manque déjà?

Notre histoire commença ainsi. Quand son emploi du temps très chargé le lui permettait, Melinda m'accueillait dans son appartement ou accompagnait certaines de mes nuits dans ma chambre d'hôtel. Elle me racontait son histoire en m'autorisant à la filmer avec le caméscope qu'elle-même m'avait offert. Elle se mettait toujours nue, assise les jambes croisées haut, avant de parler. Je n'oublierai jamais les sourires qui occupaient les nombreux blancs de sa narration. Et ces blancs étaient surtout nombreux quand elle parlait de sa relation ambivalente avec son père. De sa mère, elle disait peu de chose, sur son frère elle ne tarissait pas d'éloges, de sa sœur elle disait des méchancetés qui laissaient deviner une rivalité au sujet d'un homme.

Une nuit, elle me réveilla vers trois heures juste pour me dire : J'aurais voulu qu'un homme me rencontre, et cet

homme c'est Adelmario. Je mis quelques secondes avant de me rappeler qu'Adelmario, c'était son père. Elle ajouta, avant de se recoucher : Je ne serai jamais heureuse, Dionisio, je ne serai jamais heureuse. Le matin, avant de s'en aller de mon hôtel, parce qu'elle n'avait pas voulu me réveiller, elle me laissa un petit mot : Dionisio, je m'excuse de t'avoir dit brutalement que le seul homme que j'attends ne viendra jamais. Mais tu es le seul à qui je peux confier ce que je n'oserais confier pas même à moi, tu es le seul qui puisses m'écouter, me comprendre sans me juger. Je suis tombée en disgrâce aux yeux de mon dieu Adelmario, et je sais que je mourrai de cela, toi tu n'y pourras rien.

Elle devait revenir le soir à mon hôtel, mais elle ne revint pas. Je lui téléphonai, elle ne répondit pas. Je m'apprêtais à aller à sa recherche dans la Zona Rosa lorsque mon téléphone se mit à sonner, le fixe de ma chambre d'hôtel. Oui, Dionisio, je suis toujours vivante, bien vivante. J'ai tenté de te le dire, mais je n'ai pas pu, je n'ai pas su comment te le dire, voilà, je n'ai pas su te dire que j'ai pris la décision de quitter la ville. Là je suis dans une voiture. Je m'en vais, Dionisio. Mais, Melinda, tu... Il est vieux et seul dans sa ferme, il a des employés mais les employés ce n'est pas son sang. Mon frère ne peut laisser sa société, ses affaires, sa femme, ses enfants, ses employés pour aller s'occuper de lui. Ma sœur est prise par ses activités politiques. Moi, je suis de nous trois la seule qui puisse décider de son temps, qui peut abandonner son boulot. Il est le seul pour qui je peux tout abandonner, c'est ce que je viens de faire. Je vais vivre à ses côtés dans sa ferme. Je vais accompagner sa vieillesse. Ne m'en veux pas, je l'ai attendu en vain, je vais à lui. Quant à ma fille Palmira, oublie-la, c'est une invention, je n'ai jamais

eu d'enfant. C'est le seul détail inventé dans l'histoire de ma vie que je t'ai confiée. C'est le seul. J'ai tellement rêvé d'avoir une fille avec cet homme que je me la suis inventée. Au moment où je te disais l'avoir eue, je croyais réellement être la mère d'une Palmira dont il est le géniteur. Il m'a fallu revenir à la réalité, je n'aurai jamais d'enfants, Dionisio, jamais. Adieu, Dionisio.

Chagrin d'amour! Perte d'appétit. Arrête, Djibo, arrête! Ta Melinda t'a inventé une histoire parce que tu lui as dit que tu es un écrivain, c'est tout. Le film que nous venons de visionner est tellement bourré d'invéraisemblances et de contradictions qu'il n'y a qu'un romancier pour lui accorder de l'importance. Il y a quelque mystère autour de cette catin, mais c'est normal, toutes les catins sont mystérieuses justement parce que ce sont des catins. Tu cherchais juste en elle de la matière et ses mensonges sont plus intéressants qu'elle-même. Elle a su inventer une sortie, tant mieux pour toi. Maintenant, qu'elle soit toujours à Mexico ou qu'elle traîne sa croupe dans une autre ville, qu'est-ce que cela peut bien te faire? Melinda est une vulgaire pute et ce n'est pas ça qui manque à Mexico. Même moi je saurais t'en dénicher une plus délicieuse. J'avoue qu'elle a un niveau de langage surprenant pour une pute, mais des putes intellos, ça court les rues maintenant, tu sais? Tu souffres toujours? Tu souffres toujours? Allons, allons, tu tentes de te convaincre que tu as été amoureux d'elle, donc que tu as à présent un chagrin d'amour. Mais au fond de toi, tu sais très bien que c'est juste une histoire de pute qui s'est bien terminée, allez, avoue-le, avoue que tu es soulagé que les choses se soient terminées de cette façon! Bon débarras! Ouf!

L'auteur remercie le ministère des Affaires étrangères pour l'octroi de la bourse Stendhal, qui lui a permis de séjourner en Colombie lors de l'écriture de ce livre.

VILLE CRUELLE

À l'ombre de Melinda	11
Le rire de Deliz	27
Deliz et les anges de Tepito	44
María et le nègre	64
Le doux sommeil de Deliz	79

LA VILLE OÙ NUL NE MEURT

Le monde de Deliz	93
Le vieux voyeur	107
La Race	115
Dans les odeurs d'un bar	120
Le monde de la mezzanine	132
Femmes délurées	139
Les valises du diable	155
Mais où est donc passée Deliz ?	172